

les volets sont garnis de tôle et assurés par deux barres de fer ; la porte... clouée en dehors avec des clous à bateau de trois pouces... Sa bière est plus solide que si elle était en chêne et en plomb.

— Dis donc , et quand , en sortant de prison , la Louve viendra ici pour chercher son homme... comme elle l'appelle ?

— Eh bien ! on lui dira : Cherche...

— A propos , sais-tu que si ma mère n'avait pas enfermé ces gueux d'enfants , ils auraient été capables de ronger la porte comme des rats pour délivrer Martial ? Ce petit gredin de François est un vrai démon depuis qu'il se doute que nous avons emballé le grand frère.

— Ah çà ! mais est-ce qu'on va les laisser dans la chambre d'en haut , pendant que nous allons quitter l'île ? Leur fenêtre n'est pas grillée ; ils n'ont qu'à descendre en dehors... »

A ce moment , des cris et des sanglots , partant de la maison , attirèrent l'attention de Calebasse et de Nicolas.

Ils virent la porte du rez-de-chaussée , jusqu'alors ouverte , se fermer violemment ; une minute après , la figure pâle et sinistre de la mère Martial apparut à travers les barreaux de la fenêtre de la cuisine.

De son long bras décharné , la veuve du supplicé fit signe à ses enfants de venir à elle.

« Allons , il y a du grabuge ; je parie que c'est encore François qui se rebiffe , dit Nicolas. Gredin de Martial ! sans lui , ce gamin-là aurait été tout seul... Veille toujours bien , et si tu vois venir les deux femelles , appelle-moi. »

Pendant que Calebasse , remontée sur son banc , épiait au loin la venue de madame Séraphin et de la Goualeuse , Nicolas entra dans la maison.

La petite Amandine , agenouillée au milieu de la cuisine , sanglotait et demandait grâce pour son frère François.

Irrité , menaçant , celui-ci , aculé dans un des angles de cette pièce , brandissait la hachette de Nicolas , et semblait décidé à apporter cette fois une résistance désespérée aux volontés de sa mère.

Toujours impassible , toujours silencieuse , montrant à Nicolas l'entrée du caveau qui s'ouvrait dans la cuisine et dont la porte était entre-bâillée , la veuve fit signe à son fils d'y enfermer François.

« On ne m'enfermera pas là dedans ! s'écria l'enfant déterminé , dont les yeux brillaient comme ceux d'un jeune chat sauvage. Vous voulez nous y laisser mourir de faim avec Amandine , comme notre frère Martial.

— Maman... pour l'amour de Dieu , laisse-nous

en haut dans notre chambre , comme hier , demanda la petite fille d'un ton suppliant , en joignant les mains... dans le caveau noir , nous aurons trop peur... »

La veuve regarda Nicolas d'un air impatient , comme pour lui reprocher de n'avoir pas encore exécuté ses ordres , puis d'un nouveau geste impérieux , lui désigna François.

Voyant son frère s'avancer vers lui , le jeune garçon brandit sa hachette d'un air désespéré et s'écria :

« Si on veut m'enfermer là , que ce soit ma mère , mon frère ou Calebasse , tant pis... je frappe , et la hache coupe. »

Ainsi que la veuve , Nicolas sentait l'imminente nécessité d'empêcher les deux enfants d'aller au secours de Martial pendant que la maison resterait seule , et aussi de leur dérober la connaissance des scènes qui allaient se passer , car de leur fenêtre on découvrait la rivière où l'on voulait noyer Fleur-de-Marie.

Mais Nicolas , aussi féroce que lâche , et se souciant peu de recevoir un coup de la dangereuse hachette dont son jeune frère était armé , hésitait à s'approcher de lui.

La veuve , courroucée de l'hésitation de son fils aîné , le poussa rudement par l'épaule au-devant de François.

Mais Nicolas , reculant de nouveau , s'écria :

« Quand il m'aura blessé... qu'est-ce que je ferai , la mère ? Vous savez bien que je vais avoir besoin de mes bras tout à l'heure , et je me ressens encore du coup que ce gueux de Martial m'a donné... »

La veuve haussa les épaules avec mépris et fit un pas vers François.

« N'approchez pas , ma mère ! s'écria François furieux , ou vous allez me payer tous les coups que vous nous avez donnés à nous deux Amandine.

— Mon frère... laisse-toi plutôt renfermer... Oh ! mon Dieu !... ne frappe pas notre mère ! » s'écria Amandine épouvantée.

Tout à coup Nicolas vit sur une chaise une grande couverture de laine dont on s'était servi pour le *repassage* ; il la saisit , la déploya à moitié , et la lança adroitement sur la tête de François , qui , malgré ses efforts , se trouvant engagé sous ses plis épais , ne put faire usage de son arme.

Alors Nicolas se précipita sur lui , et , aidé de sa mère , il le porta dans le caveau.

Amandine était restée agenouillée au milieu de la cuisine ; dès qu'elle vit le sort de son frère , elle se leva vivement , et malgré sa terreur , alla d'elle-même le rejoindre dans le sombre réduit.

La porte fut fermée à double tour sur le frère et sur la sœur.

« C'est pourtant la faute de ce gueux de Martial, si ces enfants sont maintenant comme des déchainés après nous ! s'écria Nicolas.

— On n'entend plus rien dans sa chambre depuis ce matin, dit la veuve d'un air pensif, et elle tressaillit, plus rien...

— C'est ce qui prouve, la mère, que tu as bien fait de dire tantôt au père Férot, le pêcheur d'Asnières, que Martial était depuis deux jours dans son lit, malade à crever... Comme ça, quand tout sera dit, on ne s'étonnera de rien... »

Après un moment de silence, et comme si elle eût voulu échapper à une pensée pénible, la veuve reprit brusquement :

« La Chouette est venue ici pendant que j'étais à Asnières ?

— Oui, la mère.

— Pourquoi n'est-elle pas restée pour nous accompagner chez Bras-Rouge?... Je me défie d'elle.

— Bah !... vous vous défiez de tout le monde, la mère... aujourd'hui c'est de la Chouette, hier c'était de Bras-Rouge.

— Bras-Rouge est libre, mon fils est à Toulon... et ils avaient commis le même vol.

— Quand vous répétez toujours cela... Bras-Rouge a échappé, parce qu'il est fin comme l'ambre... voilà tout... La Chouette n'est pas restée ici, parce qu'elle avait rendez-vous à deux heures, près l'Observatoire, avec le grand monsieur en deuil, au compte de qui elle a enlevé cette jeune fille de campagne avec l'aide du Maître-d'École et de Tortillard, même que c'était Barbillion qui menait le fiacre que ce grand monsieur en deuil avait loué pour cette affaire. Voyons, la mère, comment voulez-vous que la Chouette nous dénonce, puisqu'elle nous dit les coups qu'elle monte., et que nous ne lui disons pas les nôtres?... Car elle ne sait rien de la noyade de tout à l'heure... Soyez tranquille, allez, la mère, les loups ne se mangent pas... La journée sera bonne ; quand je pense que la courtière a souvent pour des vingt, des trente mille francs de diamants dans son sac, et qu'avant deux heures nous la tiendrons dans le caveau de Bras-Rouge !... Trente mille francs de diamants !... pensez donc !

— Et pendant que nous tiendrons la courtière, Bras-Rouge restera en dehors de son cabaret ? dit la veuve d'un air soupçonneux.

— Et où voulez-vous qu'il soit ? S'il vient quel-
qu'un chez lui, ne faut-il pas qu'il réponde, et qu'il

empêche d'approcher de l'endroit où nous ferons notre affaire ?...

— Nicolas !... Nicolas !... cria tout à coup Calebasse au dehors, voilà les deux femmes...

— Vite, vite, la mère, votre chèle, je vais vous conduire à terre, ça sera autant de fait, » dit Nicolas.

La veuve avait remplacé sa marmotte de deuil par un bonnet de tulle noir. Elle s'enveloppa dans un grand chèle de tartan à carreaux gris et blancs, ferma la porte de la cuisine, plaça la clef derrière un des volets du rez-de-chaussée, et suivit son fils à l'embarcadère.

Presque malgré elle, avant de quitter l'île, elle jeta un long regard sur la fenêtre de Martial, fronça les sourcils, pinça ses lèvres, puis après un brusque et nouveau tressaillement, elle murmura tout bas :

« C'est sa faute... c'est sa faute...

— Nicolas... les vois-tu... là-bas... le long de la butte ? Il y a une paysanne et une bourgeoise, s'écria Calebasse en montrant, de l'autre côté de la rivière, madame Séraphin et Fleur-de-Marie qui descendaient un petit sentier contournant un escarpement assez élevé d'où l'on dominait un four à plâtre.

— Attendons le signal, n'allons pas faire de mauvaise besogne, dit Nicolas.

— Tu es donc aveugle ? Est-ce que tu ne reconnais pas la grosse femme qui est venue avant-hier?... Vois donc son chèle orange. Et la petite paysanne, comme elle se dépêche !... elle est encore bonne enfant celle-là... on voit bien qu'elle ne sait pas ce qui l'attend.

— Oui, je reconnais la grosse femme. Allons, ça chauffe... ça chauffe. Ah çà ! convenons bien du coup, Calebasse, dit Nicolas. Je prendrai la vieille et la jeune dans le bachot à soupape... tu me suivras dans l'autre, bout à bout... et attention à ramer juste pour que d'un saut je puisse me lancer dans ton bateau dès que j'aurai fait jouer la trappe et que le mien enfoncera.

— N'aie pas peur, ce n'est pas la première fois que je rame, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas peur de me noyer... tu sais comme je nage... mais si je ne sautais pas à temps dans l'autre bachot... les femelles, en se débattant contre la noyade, pourraient s'accrocher à moi... et merci... je n'ai pas envie de faire une *pleine eau* avec elles.

— La vieille fait signe avec son mouchoir, dit Calebasse, les voilà sur la grève.

— Allons, allons, embarquez, la mère, dit Nico-

las en démarrant, venez dans le bachot à soupape... Comme ça, les deux femmes ne se déferont de rien... Et toi, Calebasse, saute dans l'autre, et des bras... ma fille... rame dur... Ah ! tiens, prends mon croc, mets-le à côté de toi, il est pointu comme une lance... ça pourra servir, et en route ! » dit le bandit, en plaçant dans le bateau de Calebasse un long croc armé d'un fer aigu.

En peu d'instants, les deux bachots conduits l'un par Nicolas, l'autre par Calebasse, abordèrent sur la grève où madame Séraphin et Fleur-de-Marie attendaient depuis quelques minutes.

Pendant que Nicolas attachait son bateau à un pieu placé sur le rivage, madame Séraphin s'approcha, et lui dit tout bas et très-rapidement :

« Dites que madame George nous attend. » Puis la femme de charge reprit à haute voix : « Nous sommes un peu en retard, mon garçon ?

— Oui, ma brave dame, madame George vous a déjà demandées plusieurs fois.

— Vous voyez, ma chère demoiselle, madame George nous attend, » dit madame Séraphin en se retournant vers Fleur-de-Marie qui, malgré sa confiance, avait senti son cœur se serrer à l'aspect des sinistres figures de la veuve, de Calebasse et de Nicolas... Mais le nom de madame George la rassura, et elle répondit :

« Je suis aussi bien impatiente de voir madame George ; heureusement le trajet n'est pas long...

« Va-t-elle être contente, cette chère dame ! » dit madame Séraphin. Puis s'adressant à Nicolas : « Voyons, mon garçon, approchez encore un peu plus votre bateau que nous puissions monter. » Et elle ajouta tout bas : « Il faut absolument noyer la petite ; si elle revient sur l'eau, replongez-la...

— C'est dit ; et vous, n'ayez pas peur ; quand je vous ferai signe, donnez-moi la main... Elle enfoncera toute seule... tout est préparé... vous n'avez rien à craindre, » répondit tout bas Nicolas. Puis, avec une impassibilité féroce, sans être touché de la beauté ni de la jeunesse de Fleur-de-Marie, il lui tendit son bras.

La jeune fille s'y appuya légèrement et entra dans le bateau.

« A vous, ma brave dame, » dit Nicolas à madame Séraphin.

Et il lui offrit la main à son tour.

Fut-ce pressentiment, défiance ou seulement crainte de ne pas sauter assez lestement de l'embarcation dans laquelle se trouvaient la Goualeuse et Nicolas lorsqu'elle coulerait à fond, la femme de charge de Jacques Ferrand dit à Nicolas en se reculant :

« Au fait... moi j'irai dans le bateau de mademoiselle.

Et elle se plaça près de Calebasse.

« A la bonne heure, » dit Nicolas en échangeant un coup d'œil expressif avec sa sœur.

Et du bout de sa rame il donna une vigoureuse impulsion à son bachot.

Sa sœur l'imita lorsque madame Séraphin fut à côté d'elle.

Debout, immobile, sur le rivage, indifférente à cette scène, la veuve, pensive et absorbée, attachait obstinément son regard sur la fenêtre de Martial que l'on distinguait de la grève à travers les peupliers.

Pendant ce temps, les deux bachots, dont le premier portait Fleur-de-Marie et Nicolas, l'autre madame Séraphin et Calebasse, s'éloignèrent lentement du bord.



CV. — BONHEUR DE SE REVOIR.



AVANT d'apprendre au lecteur le dénouement du drame qui se passait dans le bateau à soupe de Martial, nous reviendrons sur nos pas.

Peu de moments après que Fleur-de-Marie eut quitté Saint-Lazare avec madame Séraphin, la Louve était aussi sortie de prison.

Grâce aux recommandations de madame Armand et du directeur, qui voulaient la récompenser de sa bonne action envers Mont-Saint-Jean, on avait grâcié la maîtresse de Martial de quelques jours de captivité qui lui restaient à subir.

Un changement complet s'était d'ailleurs opéré dans l'esprit de cette créature jusqu'alors corrompue, avilie, indomptée.

Ayant sans cesse présent à la pensée le tableau de la vie paisible, rude et solitaire évoquée à ses yeux par Fleur-de-Marie, la Louve avait pris en horreur sa vie passée.

Se retirer au fond des forêts avec Martial... tel était alors son but unique, son idée fixe, contre laquelle tous ses anciens et mauvais instincts s'étaient en vain révoltés pendant que, séparée de la Goualeuse dont elle avait voulu fuir l'influence croissante, cette femme étrange s'était retirée dans un autre quartier de Saint-Lazare.

Pour opérer cette rapide et sincère conversion, encore assurée, consolidée par la lutte impuissante des habitudes perverses de sa compagne, Fleur-de-Marie, suivant l'impulsion de son naïf bon sens, avait ainsi raisonné :

La Louve, créature violente et résolue, aime passionnément Martial, elle doit donc accueillir avec joie la possibilité de sortir de l'ignominieuse vie dont elle a honte pour la première fois, et de se consacrer tout entière à cet homme rude et sauvage dont elle réfléchit tous les penchants, à cet homme qui recherche la solitude autant par goût qu'afin d'échapper à la réprobation dont sa détestable famille est poursuivie.

Aidée de ces seuls éléments puisés dans son entretien avec la Louve, Fleur-de-Marie, en donnant

une louable direction à l'amour farouche et au caractère hardi de cette créature, avait donc changé une fille perdue en honnête femme... Car ne rêver qu'à épouser Martial pour se retirer avec lui au milieu des bois et y vivre de travail et de privations, n'est-ce pas absolument le vœu d'une honnête femme ?

Confiante dans l'appui que Fleur-de-Marie lui avait promis au nom d'un bienfaiteur inconnu, la Louve venait donc faire cette louable proposition à son amant, non sans la crainte amère d'un refus, car la Goualeuse, en l'amenant à rougir du passé, lui avait aussi donné la conscience de sa position envers Martial.

Une fois libre, la Louve ne songea qu'à revoir son *homme*, comme elle disait. Elle n'avait pas reçu de nouvelles de lui depuis plusieurs jours. Dans l'espoir de le rencontrer à l'île du Ravageur, et décidée à l'y attendre s'il ne s'y trouvait pas, elle monta dans un cabriolet de régie qu'elle paya largement, et se fit rapidement conduire au pont d'Asnières, qu'elle traversa environ un quart d'heure avant que M^{me} Séraphin et Fleur-de-Marie, venant à pied depuis la barrière, fussent arrivées sur la grève près du four à plâtre.

Lorsque Martial ne venait pas prendre la Louve dans son bateau pour la mener dans l'île, elle s'adressait à un vieux pêcheur nommé le père Férot, qui habitait près du pont.

A quatre heures de l'après-midi, un cabriolet s'arrêta donc à l'entrée d'une petite rue du village d'Asnières. La Louve donna cent sous au cocher, d'un bond fut à terre, et se rendit en hâte à la demeure du père Férot le batelier.

La Louve, ayant quitté ses habits de prison, portait une robe de mérinos vert foncé, un châle rouge à palmes façon cachemire, et un bonnet de tulle garni de rubans ; ses cheveux épais, crépus, étaient à peine lissés. Dans son ardeur impatiente de revoir Martial, elle s'était habillée avec plus de hâte que de soin.

Après une si longue séparation, toute autre créature eût sans doute pris le temps de se *faire belle* pour cette première entrevue ; mais la Louve se souciait peu de ces délicatesses et de ces lenteurs. Avant tout, elle voulait voir *son homme* le plus tôt possible, désir impétueux, non-seulement causé par

un de ces amours passionnés qui exaltent quelquefois ces créatures jusqu'à la frénésie, mais encore par le besoin de confier à Martial la résolution salutaire qu'elle avait puisée dans son entretien avec Fleur-de-Marie.

La Louve arriva bientôt à la maison du pêcheur.

Assis devant sa porte, le père Férot, vieillard à cheveux blancs, raccommodait ses filets.



Du plus loin qu'elle l'aperçut, La Louve s'écria : « Votre bateau... père Férot... vite... vite !... »

— Ah ! c'est vous, mademoiselle ? bien le bonjour... Il y a longtemps qu'on ne vous a vue par ici.

— Oui, mais votre bateau... vite... et à l'île !...

— Ah bien ! c'est comme un sort, ma brave fille, impossible pour aujourd'hui.

— Comment ?

— Mon garçon a pris mon bachot pour s'en aller à Saint-Ouen avec les autres jouter à la rame... Il ne reste pas un bateau sur toute la rive d'ici jusqu'à la gare...

— Mordieu ! s'écria la Louve en frappant du pied et en serrant les poings, c'est fait pour moi !

— Vrai ! foi de père Férot... je suis bien fâché de ne pas pouvoir vous conduire à l'île... car sans doute qu'il est encore plus mal...

— Plus mal ?... qui ?

— Martial...

— Martial !!! s'écria la Louve en saisissant le père Férot au collet, mon homme est malade ?

— Vous ne le savez pas ?

— Martial !!!

— Sans doute ; mais vous allez déchirer ma blouse... tenez-vous donc tranquille.

— Il est malade ! Et depuis quand ?

— Depuis deux ou trois jours.

— C'est faux ! il me l'aurait écrit.

— Ah bien oui ! il est trop malade pour écrire !...

— Trop malade pour écrire ? Et il est à l'île ! vous en êtes sûr ?

— Je vas vous dire... Figurez-vous que ce matin j'ai rencontré la veuve Martial... Ordinairement, quand je la vois d'un côté, vous entendez bien, je m'en vas de l'autre... car je n'aime pas sa société... alors...

— Mais mon homme... mon homme, où est-il ?

— Attendez donc... Me trouvant avec sa mère entre quatre z-yeux, je n'ai pas osé éviter de lui parler ; elle a l'air si mauvais, que j'en ai toujours peur... c'est plus fort que moi... « Voilà deux jours que je n'ai vu votre Martial, que je lui dis ; il est donc parti en ville ?... » Là-dessus elle me regarde avec des yeux... mais des yeux... qui m'auraient tué s'ils avaient été des pistolets, comme dit cet autre.

— Vous me faites bouillir... Après ? après ?...

Le père Férot garda un moment de silence, puis reprit :

« Tenez, vous êtes une bonne fille, promettez-moi le secret, et je vous dirai toute la chose... comme je le sais... »

— Sur mon homme ?

— Oui... car, voyez-vous, Martial est bon enfant, quoique mauvaise tête, et, s'il lui arrivait malheur par sa vieille scélérate de mère ou par son gueux de frère, ça serait dommage...

— Mais que se passe-t-il ?... Qu'est-ce que sa mère et son frère lui ont fait ? où est-il ? hein ?... parlez donc !... mais parlez donc !...

— Allons, bon, vous voilà encore après ma blouse !... Lâchez-moi donc !... Si vous m'interrompez toujours en me détruisant mes effets, je ne pourrai jamais finir et vous ne saurez rien.

— Oh ! quelle patience ! s'écria la Louve en frappant des pieds avec colère.

— Vous ne répétez à personne ce que je vous raconte ?

— Non, non, non !

— Parole d'honneur ?

— Père Férot, vous allez me donner un coup de sang...

— Oh ! quelle fille ! quelle fille !... a-t-elle une mauvaise tête ! Voyons, m'y voilà. D'abord il faut vous dire que Martial est de plus en plus en bisbille avec sa famille... et qu'ils lui feraient quelque mauvais coup que cela ne m'étonnerait pas... C'est pour ça que je suis fâché de ne pas avoir mon bachot, car si vous comptez sur ceux de l'île pour y aller... vous avez tort... Ce n'est pas Nicolas ou cette vilaine Calebasse qui vous y conduiraient.

— Je le sais bien... Mais que vous a dit la mère de mon homme ? C'est donc à l'île qu'il est tombé malade ?

— Ne m'embrouillez pas ; voilà ce que c'est : ce matin je dis à la veuve : « Il y a deux jours que je n'ai vu Martial, son bachot est au pieu... il est donc en ville ? » La-dessus la veuve me regarde d'un air méchant : « *Il est malade à l'île, et si malade qu'il n'en reviendra pas.* » Je me dis à part moi : Comment que ça se fait ? Il y a trois jours que... Eh bien ! quoi ?... dit le père Férot en s'interrompant ; eh bien ! où allez-vous ?... Où diable court-elle à présent ?... »

Croyant la vie de Martial menacée par les habitants de l'île, la Louve éperdue de frayeur, transportée de rage, n'écoutant pas davantage le pêcheur, s'était mise à courir le long de la Seine.

Quelques détails *topographiques* sont indispensables à l'intelligence de la scène suivante.

L'île du Ravageur se rapprochait davantage de la rive gauche de la rivière que la rive droite, où Fleur-de-Marie et madame Séraphin s'étaient embarquées.

La Louve se trouvait sur la rive gauche.

Sans être très-escarpée, la hauteur des terres de l'île masquait dans toute sa longueur la vue d'une rive sur l'autre. Ainsi la maîtresse de Martial n'avait pas pu voir l'embarquement de la Goualeuse, et la famille du ravageur n'avait pu voir la Louve accourant à ce moment même le long de la rive opposée.

Rappelons enfin au lecteur que la maison de campagne du docteur Griffon, où habitait temporairement le comte de Saint-Rémy, s'élevait à mi-côte et près de la plage où la Louve arrivait éperdue.

Elle passa, sans les voir, auprès de deux personnes qui, frappées de son air hagard, se retournèrent pour la suivre de loin... Ces deux personnes étaient le comte de Saint Rémy et le docteur Griffon.

Le premier mouvement de la Louve, en apprenant le péril de son amant, avait été de courir impétueusement vers l'endroit où elle le savait en danger. Mais à mesure qu'elle approchait de l'île,

elle songeait à la difficulté d'y aborder. Ainsi que le lui avait dit le vieux pêcheur, elle ne devait compter sur aucun bateau étranger, et personne de la famille Martial ne voudrait la venir chercher.

Haletante, le teint empourpré, le regard étincelant, elle s'arrêta donc en face de la pointe de l'île qui, formant une courbe dans cet endroit, se rapprochait assez du rivage.

A travers les branches effeuillées des saules et des peupliers, la Louve aperçut le toit de la maison où Martial se mourait peut-être...

A cette vue, poussant un gémissement farouche, elle arracha son châle, son bonnet, laissa glisser sa robe jusqu'à ses pieds, ne garda que son jupon, se jeta intrépidement dans la rivière, y marcha tant qu'elle eut pied, puis le perdant, elle se mit à nager vigoureusement vers l'île...

Ce fut un spectacle d'une énergie sauvage...

A chaque brassée, l'épaisse et longue chevelure de la Louve, dénouée par la violence de ses mouvements, frémissait autour de sa tête comme une crinière brune à reflets cuivrés.

Sans l'ardente fixité de ses yeux incessamment attachés sur la maison de Martial, sans la contraction de ses traits crispés par de terribles angoisses, on aurait cru que la maîtresse du braconnier se jouait dans l'onde, tant cette femme nageait librement, fièrement. Tatoués en souvenir de son amant, ses bras blancs et nerveux, d'une vigueur toute virile, fendaient l'eau qui rejailissait et roulait en perles humides sur ses larges épaules, sur sa robuste et ferme poitrine qui ruisselait comme un marbre à demi submergé.

Tout à coup de l'autre côté de l'île... retentit un cri de détresse... un cri d'agonie terrible, désespéré...

La Louve tressaillit et s'arrêta court...

Puis se soutenant sur l'eau d'une main, de l'autre elle rejeta en arrière son épaisse chevelure, et écouta...

Un nouveau cri se fit entendre... mais plus faible... mais suppliant, convulsif... expirant...

Et tout retomba dans un profond silence...

« Mon homme !!! » s'écria la Louve en se remettant à nager avec fureur.

Dans son trouble, elle avait cru reconnaître la voix de Martial.

Le comte et le docteur, auprès desquels la Louve était passée en courant, n'avaient pu la suivre d'assez près pour s'opposer à sa témérité.

Ils arrivèrent en face de l'île au moment où venaient de retentir les deux cris effrayants.

Ils s'arrêtèrent aussi épouvantés que la Louve...

Voyant celle-ci lutter intrépidement contre le courant, ils s'écrièrent :

« La malheureuse va se noyer ! »

Ces craintes furent vaines.

La maîtresse de Martial nageait comme une loutre ; en quelques brassées, l'intrépide créature aborda.

Elle avait pris pied, et s'aidait, pour sortir de l'eau, d'un des pieux qui formaient à l'extrémité de l'île une sorte d'estacade avancée, lorsque tout à coup, le long de ces pilotis, emporté par le courant... passa lentement le corps d'une jeune fille vêtue en paysanne... ses vêtements la soutenaient encore sur l'eau.

Se cramponner d'une main à l'un des pieux, de l'autre saisir brusquement au passage la femme par sa robe, tel fut le mouvement de la Louve, mouvement aussi rapide que la pensée.

Seulement elle attira si violemment à elle et en dedans du pilotis la malheureuse qu'elle sauvait, que celle-ci disparut un instant sous l'eau, quoiqu'il y eût pied à cet endroit.

Douée d'une force et d'une adresse peu communes, la Louve souleva la Goualeuse (c'était elle) qu'elle n'avait pas encore reconnue, la prit entre ses bras robustes comme on prend un enfant, fit encore quelques pas dans la rivière, et la déposa enfin sur la berge gazonnée de l'île.

« Courage !... courage !... lui cria M. de Saint-Rémy, témoin comme le docteur Griffon de ce hardi sauvetage. Nous allons passer le pont d'Asnières et venir à votre secours avec un bateau. »

Puis tous deux se dirigèrent en hâte vers le pont.

Ces paroles n'arrivèrent pas jusqu'à la Louve.

Répétons que de la rive droite de la Seine, où se trouvaient encore Nicolas, Calebasse et sa mère, après leur détestable crime, on ne pouvait absolument voir ce qui se passait de l'autre côté de l'île, grâce à son escarpement.

Fleur-de-Marie, brusquement attirée par la Louve en dedans de l'estacade, ayant un moment plongé pour ne plus reparaitre aux yeux de ses meurtriers, ceux-ci durent croire leur victime noyée et engloutie.

Quelques minutes après, le courant emportait un autre cadavre entre deux eaux, sans que la Louve l'aperçût...

C'était le corps de la femme de charge du notaire...

Morte... bien morte, celle-là...

Nicolas et Calebasse avaient autant d'intérêt que Jacques Ferrand à faire disparaître ce témoin, ce complice de leur nouveau crime : aussi, lorsque le bateau à soupape s'était enfoncé avec Fleur-de-

Marie, Nicolas, s'élançant dans le bachot conduit par sa sœur, et dans lequel se trouvait madame Séraphin, avait imprimé une violente secousse à cette embarcation, et saisi le moment où la femme de charge trébuchait pour la précipiter dans la rivière et l'y achever d'un coup de croc.

Haletante, épuisée, la Louve, agenouillée sur l'herbe à côté de Fleur-de-Marie reprenait ses forces et examinait les traits de celle qu'elle venait d'arracher à la mort.

Qu'on juge de sa stupeur en reconnaissant sa compagne de prison...

Sa compagne, qui avait eu sur sa destinée une influence si rapide, si bienfaisante...

Dans son saisissement, la Louve un moment oublia Martial.

« La Goualeuse !... » s'écria-t-elle.

Et le corps penché, appuyé sur ses genoux et sur ses mains, la tête échevelée, ses vêtements ruisselant d'eau, elle contemplait la malheureuse enfant étendue presque expirante sur le gazon. Pâle, inanimée, les yeux demi-ouverts et sans regards, ses beaux cheveux blonds collés à ses tempes, les lèvres bleues, ses petites mains déjà roidies, glacées... on l'eût crue morte.

« La Goualeuse !... répéta la Louve ; quel hasard ! moi qui venais dire à mon homme le bien et le mal qu'elle m'a fait, avec ses paroles et ses promesses... la résolution que j'avais prise... Pauvre petite, je la retrouve ici, morte... Mais non ! non !... s'écria la Louve en s'approchant encore plus de Fleur-de-Marie, et sentant un souffle imperceptible s'échapper de sa bouche. Non !... Mon Dieu, mon Dieu, elle respire encore... je l'ai sauvée de la mort... Ça ne m'était jamais arrivé de sauver quelqu'un... Ah !... ça fait du bien... ça réchauffe... Oui, mais mon homme, il faut le sauver aussi, lui... Peut-être qu'il râle à cette heure... Sa mère et son frère sont capables de l'assassiner... Je ne peux pas pourtant laisser là cette pauvre petite... je vais l'emporter chez la veuve ; il faudra bien qu'elle la secoure et qu'elle me montre Martial... ou je brise tout, je tue tout... Oh ! il n'y a ni mère, ni sœur, ni frère, qui tiennent quand je sens mon homme là ! »

Et, se relevant aussitôt, la Louve emporta Fleur-de-Marie dans ses bras.

Chargée de ce léger fardeau, elle courut vers la maison, ne doutant pas que la veuve et sa fille, malgré leur méchanceté, ne donnassent les premiers secours à Fleur-de-Marie.

Lorsque la maîtresse de Martial fut arrivée au point culminant de l'île d'où elle pouvait découvrir

les deux rives de la Seine, Nicolas, sa mère et Calebasse s'étaient éloignés...

Certains de l'accomplissement de leur double meurtre, ils se rendaient alors en toute hâte chez Bras-Rouge.

A ce moment aussi un homme qui, embusqué dans un des renforcements du rivage caché par le four à plâtre, avait invisiblement assisté à cette



horrible scène, disparaissait, croyant, ainsi que les meurtriers, le crime exécuté...

Cet homme était Jacques Ferrand.

Un des bateaux de Nicolas se balançait amarré à un pieu du rivage, à l'endroit où s'étaient embarquées la Goualeuse et madame Séraphin.

A peine Jacques Ferrand quittait-il le four à plâtre pour regagner Paris, que M. de Saint-Rémy et le docteur Griffon passaient en hâte le pont d'Asnières, accourant vers l'île, comptant s'y rendre à l'aide du bateau de Nicolas qu'ils avaient aperçu de loin.

A sa grande surprise, en arrivant auprès de la maison des ravageurs, la Louve trouva la porte fermée.

Déposant sous la tonnelle Fleur-de-Marie toujours évanouie, elle s'approcha de la maison... elle connaissait la croisée de la chambre de Martial... Quelle fut sa surprise de voir les volets de cette fenêtre cou-

verts de plaques de tôle, et assujettis au dehors par deux barres de fer!

Devinant une partie de la vérité, la Louve poussa un cri rauque retentissant, et se mit à appeler de toutes ses forces :

« Martial!... mon homme! »

Rien ne lui répondit.

Épouvantée de ce silence, la Louve se mit à tourner... à tourner autour du logis comme une bête sauvage qui flaire et cherche en rugissant l'entrée de la tanière où est enfermé son mâle.

De temps en temps elle criait :

« Mon homme, es-tu là? mon homme!!! »

Et dans sa rage, elle ébranlait les barreaux de la fenêtre de la cuisine... elle frappait la muraille... elle heurtait à la porte...

Tout à coup un bruit sourd lui répondit de l'intérieur de la maison.

La Louve tressaillit... écouta...

Le bruit cessa.

« Mon homme m'a entendue... il faut que j'entre... quand je devrais ronger la porte avec mes dents! »

Et elle se mit à pousser de nouveau son cri sauvage.

Plusieurs coups frappés, mais faiblement, à l'intérieur des volets de Martial, répondirent aux hurlements de la Louve.

« Il est là! s'écria-t-elle en s'arrêtant brusquement sous la fenêtre de son amant. Il est là! S'il le faut, j'arracherai la tôle avec mes ongles, mais j'ouvrirai ces volets! »

Ce disant, elle avisa une grande échelle à demi engagée derrière un des contrevents de la salle basse; en attirant violemment ce contrevent à elle, la Louve fit tomber la clef cachée par la veuve sur le rebord de la croisée.

« Si elle ouvre, dit la Louve en essayant la clef dans la serrure de la porte d'entrée, je pourrai monter à sa chambre... Ça ouvre! s'écria-t-elle avec joie; mon homme est sauvé! »

Une fois dans la cuisine, elle fut frappée des cris des deux enfants qui, renfermés dans le caveau et entendant un bruit extraordinaire, appelaient à leur secours.

La veuve, croyant que personne ne viendrait dans l'île ou dans la maison pendant son absence, s'était contentée d'enfermer François et Amandine à double tour, laissant la clef à la serrure.

Mis en liberté par la Louve, le frère et la sœur sortirent précipitamment du caveau.

« Oh! la Louve, sauvez mon frère Martial, ils veulent le faire mourir! s'écria François; depuis deux jours ils l'ont muré dans sa chambre.

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844